

Mr le Chanoine Auguste CHRISTEN

- Né à AMMERTZWILLER le 22-09-1910,
- Ordonné Prêtre à STRASBOURG le 17-07-1938,
- Vicaire à COLMAR Ste Marie le 6-09-1938,
- En congé de maladie à l'Altenberg le 1-12-1941,
- Vicaire à INGERSHEIM le 12-08-1942,
- Chapelain au MONT SAINTE ODILE le 12-09-1945,
- Directeur du MONT SAINTE ODILE le 15-10-1953,
- Chanoine honoraire le 29-06-1957,
- Chanoine Titulaire de la Cathédrale de STRASBOURG le 16-10-1978,
- Se retire à OBERNAI le 1-12-1987,
- Décédé à OBERNAI le 3-11-2000,
- Inhumé au MONT SAINTE ODILE le 7-11-2000.



A l'adresse de M. Guy TRENDEL.

Voici, en gros, les faits qui ont marqué le déroulement de ma vie, influencée surtout par les deux Guerres de notre siècle.

Né en 1910 à Ammertzwiler, un petit village du Haut-Rhin, situé en bordure nord du Sundgau et en direction de la trouée de Belfort, je suis le quatrième des cinq enfants de mes parents, qui tenaient une entreprise agricole. Mon père était, au moment de ma naissance, l'adjoint au maire du village. De par sa mère il était apparenté à une famille qui, au cours du dernier siècle, a fourni bon nombre de prêtres et religieuses, la famille Schaller. Sa mère avait eu trois frères prêtres et une sœur religieuse ; le plus jeune des prêtres est mort à Strasbourg en 1920 comme chanoine titulaire de la cathédrale.

Lorsque, fin juillet 1914, la guerre éclata, la ligne du front entre les deux armées se fixa très vite à la limite ouest du village. Il n'y a pas eu de combats, mais des tirs continuels ; les habitants du village n'étaient plus en sécurité. Il y eu quelques victimes, dont le maire. L'armée ordonna l'évacuation, qui s'est faite début décembre. Pour mes parents c'était une épreuve terrible ; pour moi, je dirais que c'était plutôt une chance.

Comme nous avons à Strasbourg l'oncle de mon père, le chanoine Jean Baptiste Schaller, et auprès de lui sa nièce, la sœur de mon père – en somme mon grand'oncle et ma tante (même marraine), les deux se sont apitoyés sur le sort de notre famille et, dans leur générosité, se sont déclarés prêts à accueillir auprès d'eux plusieurs des enfants. On en désigna trois : ma sœur aînée âgée de 8 ans, mon frère Joseph âgé de près de 7 ans – il est devenu prêtre, bien connu comme Recteur de Thierenbach 1949-1975 – et moi qui avais 4 ans. Nous fûmes acheminés sur Strasbourg, à la rue du Dôme, où le grand'oncle avait son domicile, à quelques pas de l'école tenue par les Sœurs de la Providence. C'est là que je suis resté jusqu'en été 1918.

Tous trois nous avons été accueillis à l'école des Sœurs. Moi-même j'y ai fait deux années d'Ecole Maternelle et les deux premières années d'Ecole Primaire. La formation que j'ai reçue était très solide, de telle sorte que, par la suite, j'ai toujours réussi à dépasser les camarades de mon âge.

On m'a fait quitter Strasbourg dès les vacances d'été 1918, avant mes frère et sœur, et avant la fin de la Guerre, un peu pour des raisons de santé. J'ai rejoint mes parents qui étaient

repliés à Sausheim, où ils menaient une petite agriculture. C'est là que j'ai fréquenté l'école communale durant quelques mois. Au printemps 1919, mes parents auraient pu rentrer à Ammertzwiller, où tout était en ruines, dévasté. Par égard pour les enfants, qui étaient tous encore d'âge scolaire, ils préféraient prendre domicile, pour trois années encore, à Illfurth, village situé juste à côté de Zillisheim et assez proche de Mulhouse. C'est là que toute la famille s'est retrouvée. Mon frère Joseph entra au Collège de Zillisheim en 1919, et moi en 1920 ; nous étions externes jusqu'en 1922 et internes par la suite ;

En classe je me suis trouvé en bonne position dès le début et je le suis resté, jusqu'au moment où, après quatre ans et demi, à Noël 1924, au détriment de certains de mes professeurs, je pris la décision d'interrompre mes études. Mon frère aîné, qui était resté avec les parents dans l'agriculture, venait d'être appelé à faire son année de service militaire, et mon père se trouvait seul pour beaucoup de travaux. Voyant cela, je me suis décidé à rester à la maison pour l'aider. Très vite je me suis lancé dans le travail d'agriculture et je m'y sentais à l'aise, si bien que je n'y suis pas resté un an, jusqu'au retour de mon frère aîné, mais sept ans, jusqu'à mon appel au service militaire. Les années de 14 à 21 ans que, d'ordinaire, les jeunes orientés vers une carrière intellectuelle, passent à faire de solides études, moi, je les ai passées au travail de la terre et du soin des bêtes. Dans mon livret militaire je figure comme cultivateur.

A vrai dire, depuis quelques années déjà, j'avais commencé à sentir en moi-même que ma véritable place dans la vie ne se trouvait pas auprès de la terre et des bêtes, mais ailleurs. J'ai souvent réfléchi, sans entrevoir une solution. C'est au cours de mon année de service militaire, alors que j'étais sorti de l'agriculture, que je me suis appliqué à demander conseil et à m'informer. Au bout de quelques temps, il s'est avéré, à ma grande surprise que, étant donné les classes que j'avais faites jusqu'à Noël 1924 et les résultats obtenus, je pourrais être admis dans la classe de Philosophie préparatoire au Grand Séminaire.

A partir de ce moment, tout s'est déroulé sans accroc. La reprise de mes études était un peu dure, mais les difficultés ont pu être surmontées. J'avais 22 ans à la fin de mon service militaire, j'allais avoir 28 ans lorsque, en 1938, je fus ordonné prêtre.

Nouveau prêtre, j'ai eu comme première nomination celle de vicaire dans la Paroisse Ste Marie à Colmar, chez le fameux curé L. Oberlechner. Je me suis trouvé à bonne école, auprès d'un prêtre qui souvent n'a pas été bien compris ni bien jugé. Malheureusement pour moi, cette école n'a pas duré bien longtemps. En 1939 c'était de nouveau la guerre.

D'automne 1939 à l'été 1940 je me trouvais parmi ceux qui portaient l'uniforme et qui avaient comme mission de garder la frontière le long du Rhin. Comme j'étais prêtre, le seul dans le secteur occupé par la Compagnie à laquelle j'appartenais et qui était répartie sur deux villages, la Wantzenau et Kilstett, j'assurais la messe dominicale pour les soldats dans les deux églises. Cela me procurait quelques avantages : disposer d'une bicyclette pour les déplacements, pouvoir circuler librement d'un village à l'autre. Entre les deux villages il y avait une route menant vers l'arrière, vers les villages non évacués. C'est ainsi que je devenais un peu le commissionnaire pour les camarades de mon groupe.

Or, un jour, rentrant d'une de mes tournées de commission tout trempé de sueur, j'ai commis la grande imprudence de ne pas prendre les dispositions nécessaires pour éviter un refroidissement. Quelques jours après je me suis senti malade, je suis allé en consultation, mon cas fut reconnu, je fus dirigé vers l'hôpital, où l'on a diagnostiqué une pleurésie assez grave. C'était fin avril. Pour moi la guerre était terminée, mais j'étais un malade.

Remis vaillamment en juillet, je fus démobilisé et j'ai pu retourner à Colmar, où j'ai pu reprendre le travail. Oubliant de me ménager, j'ai fait l'hiver suivant une rechute sous forme de pleurite (pleurésie sèche), qui a eu comme suite un sérieux commencement de tuberculose. Me voilà donc, entre 30 et 31 ans, marqué d'un mal qui ne pardonne pas. Certains, à ce moment-là, craignaient pour ma vie. J'ai réussi à tenir le coup, grâce à de bons

soins médicaux. J'ai du abandonner mon poste de vicaire à la Paroisse Ste Marie et passer 6 mois en cure de Sanatorium. Assez bien remis en été 1942, j'ai pu reprendre un poste de vicaire, plus facile, à Ingersheim. – Par les services médicaux de l'armée allemande j'ai été déclaré « inapte au service militaire ».

Dès les débuts de 1943, on a assisté au fait tragique de la mobilisation des jeunes Alsaciens dans l'armée allemande. Bien vite un bruit commençait à courir, selon lequel tous les jeunes prêtres d'Alsace qui n'auraient pas le titre de curé de paroisse, seraient mobilisés eux aussi. On a vu alors une véritable course des jeunes prêtres vers les postes de curés. Pour ma part, je pouvais être tranquille, j'étais réformé définitif. C'est aux confrères que je souhaitais de pouvoir éviter la mobilisation. Bon nombre d'entre eux, en effet, devinrent curés.

Lorsqu'en mai 1945 la Guerre se terminait et que l'ordre se rétablissait peu à peu, je me rendais compte que j'étais presque le seul prêtre de mon âge à être vicaire encore. Je ne souhaitais donc qu'une chose : devenir curé à mon tour. J'entrevois déjà une paroisse qui m'attirait, quand, un beau jour une lettre de l'Evêché me parvint. Dans cette lettre un des Vicaires Généraux me proposa le poste de vicaire au Mont Ste Odile, auquel était liée la fonction de confesseur ordinaire de la communauté des Religieuses. Vraiment, une proposition à laquelle je ne m'attendais pas du tout. Rester vicaire encore, alors que tous mes confrères étaient curés ? J'étais tout décidé à décliner la proposition. Comme je devais, à ce moment-là, passer auprès du médecin qui m'avait soigné durant ma maladie, je lui fis part de la chose et il me dit : « Comment, le Mont Ste Odile, mais c'est le meilleur endroit pour votre santé, je vous ordonne d'y aller » ! C'est ainsi que, obéissant au médecin un peu contre mon gré, que j'ai fini par donner une réponse positive à la proposition qui m'était faite.

Une question, que je ne me suis pas posée au moment même, mais par la suite est celle : « Pour quelles raisons, à l'Evêché, en est-on arrivé à proposer ce poste à moi, plutôt qu'à un autre prêtre » ? La réponse à cette question, la voici : « Parce que j'étais, à ce moment-là, le seul prêtre du diocèse qui remplissait les conditions requises pour ce poste, où il s'agissait d'être vicaire, ainsi que confesseur ordinaire d'une communauté religieuse. Vicaire, je l'étais : il suffisait de me convaincre de le rester encore. Quant à la fonction de confesseur de Religieuses, le Droit Canonique exige d'un prêtre exerçant cette fonction qu'il ait l'âge dit canonique, c'est-à-dire 35 ans. Cet âge j'aurais l'avoir en automne 1945 ». En effet j'étais en 1945 le seul prêtre du diocèse âgé de 35 ans étant encore vicaire.

Au cours des années il m'est arrivé souvent qu'on me pose la question : « Comment es-tu arrivé au Mont Ste Odile » ? Ma réponse était : « Parce que en 1945 j'avais 35 ans ». – Il m'est arrivé aussi de répondre l'une ou l'autre fois à cette question : « Parce que j'étais un ancien tuberculeux ». Car le mal que j'avais contracté est devenu un peu une chance.

Je suis donc arrivé au Mont Ste Odile prêt à y être vicaire. J'ai été bien accueilli. Je me suis acclimaté au milieu et au travail. Je me suis bien habitué aux Adorateurs, aux Pèlerins, aux visiteurs de passage. Je participai à toute la vie et à tous les travaux de la maison. Ce qui semblait le plus plaire au Directeur c'étaient mes connaissances et capacités dans le domaine du travail d'agriculture. Car c'était cela un des facteurs très importants de la maison.

Au bout de sept années de présence, en 1952, j'aurais pu devenir curé à Ingersheim, la paroisse où j'avais été vicaire les dernières années de la Guerre et à laquelle j'étais très attaché. Lorsque j'en faisais part à Mgr Brunissen, il me suppliait réellement de rester auprès de lui. J'ai cédé à ses supplications et je suis resté. L'année suivante, en 1953, sans qu'on puisse s'y attendre, il est mort. Dans son testament il avait mis la remarque qu'il priait Monseigneur l'Evêque de nommer comme son successeur l'Abbé Christen. C'est ce qui devint réalité. Je suis devenu Directeur du Mont Ste Odile ; je le suis resté durant 25 années.

Qu'est-ce qui devait changer avec ma prise en charge du pèlerinage et de son domaine ? Ce n'est pas à cela que je songeais, en un premier temps du moins. Je voulais tout simplement continuer en suivant la voie tracée. Je voyais que l'agriculture dans les deux fermes, celle d'en haut et celle de Niedermunster, pouvait être développée un peu plus et que je m'y appliquais. Durant plus d'une dizaine d'années les deux s'avéraient florissantes. Mais, avec le temps, étant donné la mécanisation croissante des travaux et les difficultés d'appliquer la modernisation aux terrains en montagne, de même que la rareté du personnel sachant travailler à la main, les deux fermes ont commencé à décliner jusqu'à disparaître totalement autour de 1970.

Dans le domaine des bâtiments à aménager, des travaux s'imposaient de plus en plus : il fallait songer à mieux loger les Adorateurs, à mieux loger également les Sœurs, à mieux loger encore le personnel travaillant en permanence. Vers 1960, des plans furent établis par l'architecte F. Guri, l'aile ouest de l'ancien couvent allait être entièrement transformée et agrandie. Au sous-sol, il y a eu une petite cave à vins, ajoutée à celle déjà existante, au rez-de-chaussée il y a eu la reconstruction du troisième côté cloître et une salle importante ; au premier étage il y eut l'installation d'une quinzaine de chambres pour les Adorateurs, la plupart d'entre elles à deux lits, et au second étage il y eut l'aménagement d'une dizaine de petites chambres individuelles pour les Sœurs.

Cette tranche de travaux durait jusqu'en 1963 et d'autres travaux, à l'intérieur du bâtiment d'entrée suivaient aussitôt. Il y eut, au rez-de-chaussée, les nouveaux bureaux de Réception, et, au troisième étage, un total aménagement de chambres destinées au personnel féminin. Il fallait aussi, de temps à autre, souffler un peu, pour ne pas faire trop de dettes. Mais vers 1970, le reste du bâtiment, avec les chambres des hôtes, a connu une sérieuse reprise dans la ligne de l'équipement.

A la même époque, avec le développement des moyens de communication et du tourisme, le haut-lieu a connu une affluence de visiteurs et d'hôtes de plus en plus nombreux. L'hôtellerie s'est développée et du personnel nouveau a dû être engagé. Dans plusieurs services, les Sœurs se sont vues obligées de céder leur place de responsable principale à des laïcs : ainsi, dès 1963, au Magasin de souvenirs, en 1965 à la Réception, et en 1970 à la cuisine. Tous ces changements ont pu se faire sans véritables heurts et malentendus.

Au cours de ces développements, parmi les gens qui avaient connu le Mont Ste Odile 30 années plus tôt, il y en a eu qui se sont permis de sérieuses critiques : « Le haut-lieu n'est plus ce qu'il était, il est trop laïcisé, trop mondanisé ». Mgr Elchinger, devenu le maître du Mont Ste Odile en 1967, s'est montré sensible à ces critiques et a projeté à deux reprises le remplacement des Sœurs de la Croix par d'autres Religieuses, plus aptes à animer un sanctuaire. Ses projets n'ont pas abouti. Mais, en 1978, c'est à moi qu'il s'est adressé, pour me demander de quitter ma fonction et de faire la place à une force plus jeune. J'ai accepté de partir le 1^{er} novembre de cette année, non sans quelques regrets.

Dans les tous derniers temps de ma présence au Mont Ste Odile, je me suis aussi dirigé vers un travail d'un tout autre ordre : celui de la reconstitution en couleurs des miniatures d'un célèbre manuscrit du 12^{ème} siècle, le Hortus Deliciarum. Le manuscrit, qui avait pu être conservé au long de plusieurs siècles, a été détruit à Strasbourg en 1870. Parce que, parmi les miniatures, un bon nombre d'elles avaient été copiées avant la destruction, on possédait celles-ci, mais soit en noir et blanc seulement, soit avec un coloris qui avait besoin d'être amélioré. J'avais la conviction profonde que les images pouvaient être reconstituées sous une forme très proche de celle de l'original. Une artiste était prête à réaliser le travail. Son travail, qui s'est étendu sur dix années, est actuellement achevé. Quant aux textes de présentation, composés par moi, ils sont, pour l'instant, tout près d'être achevés.

Après mon départ du Mont Ste Odile en 1978, j'ai trouvé un domicile à Obernai, au pied de mon ancien lieu de séjour et de travail. Durant 9 années je me suis déplacé tous les

jours pour me rendre à Strasbourg où je participais à l'office des chanoines titulaires de la Cathédrale. Depuis le 1er décembre 1987 je suis entièrement retraité, et toujours prêt encore à rendre service dans les paroisses, dans la mesure où mes forces le permettent.

Auguste Christen

+ Le 03.11.2000 à Obernai

Document transmis par son neveu Pierre WELTERLIN